

CONTES CARNIVORES

Du même auteur

L'Angoisse de la première phrase

Nouvelles

Phébus, 2005

BERNARD QUIRINY

CONTES CARNIVORES

nouvelles

PRÉFACE DE ENRIQUE VILA-MATAS

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-92849-6

© Éditions du Seuil, mars 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Un catalogue d'absents

par Enrique Vila-Matas

Je prépare depuis des années une *Histoire générale du vide*. Mais l'angoisse d'en écrire la première phrase me paralyse. Comme je n'ignore pas que rien ne détend autant qu'un masque, j'ai l'intention de prendre un pseudonyme pour pouvoir enfin oser écrire la première phrase de cette *Histoire*.

Je sais que si, un jour, je me décide enfin à commencer le livre, j'y mettrai tout d'abord l'histoire que me raconta Raúl Escari dans la rue Maipú, en face de la maison de Borges à Buenos Aires. Mon ami me dit qu'après avoir, un jour, déjeuné chez Copi, il avait expliqué à celui-ci que les fleurs coupées durent plus longtemps si on met un cachet d'aspirine dans l'eau. Puis Raúl était allé acheter une bouteille de vodka et, de retour à la maison, il avait retrouvé Copi immobile, assis devant un vase posé au milieu de la table dans lequel il y avait un coquelicot, regardant très attentivement la fleur. Copi voulait vérifier si ce que lui avait dit Raúl était vrai et pensait que l'éventuel effet stimulant de l'aspirine se produirait à *vue d'œil*.

Des années plus tard, Raúl rappela que Copi s'appliquait à chercher l'énigme de l'univers; mortellement

atteint du sida, il lui avait expliqué, comme s'il était, ce jour-là aussi, assis devant le coquelicot :

– Pour autant que je m'en approche (de la mort), *je ne découvre rien.*

Il m'a toujours semblé que cette histoire de Raúl Escari pouvait ouvrir la très courte *Histoire générale du vide* que je veux écrire sans me décider à le faire et dont le premier épisode, selon moi, devrait évoquer le péché originel et le paradis perdu. Quel serait le deuxième ? Anne-Marie Aguirre, une bonne amie à moi de Paris, situe l'apparition de l'idée de vide chez un prédécesseur de Plotin, un philosophe dont j'ai oublié, cet après-midi, le nom (tel est le seul mais supportable inconvénient d'écrire dans une maison aux murs blancs, sans un seul livre), mais dont je me souviens toutefois parfaitement qu'il a dit : « Il n'est pas sûr que l'histoire du monde soit une histoire de grandes réussites, elle est peut-être celle de l'ennui. » Je me souviens que cette phrase m'avait surpris à l'époque parce que je n'avais pas encore fait le lien entre *l'histoire* et les *grandes réussites* ; au contraire, les deux notions me semblaient tout à fait différentes.

Mais, à présent, je sais parfaitement que rechercher la transcendance et fuir l'ennui (chose impossible) sont liés à l'histoire de l'humanité et atteignent un point culminant dans *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, le livre le plus étrange d'Edgar Allan Poe, dont la célèbre fin, encore plus énigmatique et étrange que le récit lui-même, situe le héros dans un canot au bout du monde. Un courant irrésistible pousse l'embarcation vers le Sud, *vers le Pôle* et, au fur et à mesure qu'ils approchent des limites de la terre, tout l'entourage se transforme et

on voit une immense colonne de vapeur à l'horizon, l'eau prend une couleur laiteuse et se réchauffe, et une très fine et pâle poussière tombe sur le canot, tandis que des douzaines d'oiseaux géants et blancs crient :

– *Tekeli-li, Tekeli-li !*

Le plus surprenant, ce sont les derniers mots du récit : « Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une figure humaine voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celle d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de l'homme était la blancheur parfaite de la neige. »

C'est sur ces mots que se termine brutalement le récit de Poe, considéré depuis toujours comme inachevé. Cette couleur blanche de la fin du récit a toujours été pour moi étroitement liée à la fascinante couverture du livre de 1788, *Histoire générale de l'ennui*, de Pierre Gould (remarquable ancêtre du Pierre Gould qui apparaît toujours dans les récits de Bernard Quiriny, l'un de mes écrivains préférés). Sur cette couverture fascinante, on voyait une silhouette humaine émergeant d'un bloc de glace grandiose. J'ai lu ce livre enfant et son idée, mais surtout la couverture glaciale, sont restées à jamais gravées en moi.

Comment n'aurais-je pas gardé le souvenir d'une œuvre dont l'appendice est le plus extravagant de l'histoire des livres, cet appendice intitulé *Catalogue d'absents* où l'auteur s'attelle à une tâche considérable et démentielle : réunir et noter les noms de tous les morts que le monde a connus avant que l'auteur écrive la première phrase de son livre ? Je n'ai eu que bien des années plus tard l'explication raisonnée de l'existence d'un appendice aussi insolite et aussi fou accolé à *L'His-*

toire générale de l'ennui. Et j'ai été à vrai dire presque déçu par l'explication, parce que je l'ai trouvée à la fois trop simple et trop sottise : Pierre Gould s'était attelé à cette tâche (si vouée à l'inexactitude, parce qu'il est évident qu'il y a eu dans le monde des millions de morts qui n'ont été consignées nulle part) parce qu'il voulait simplement s'opposer à son illustre géniteur, Johann Heinrich Gould, physicien et mathématicien allemand de Tübingen qui, au milieu du XVIII^e siècle, avait démontré que le symbole π était irrationnel, interdisant de ce fait de lui attribuer une fraction numérique.

Son fils chercha, dans sa tentative d'écrire le *Catalogue* dément et irrationnel, à démontrer qu'il ne pouvait y avoir en ce bas monde que des nombres exacts, y compris ceux des morts connus par l'univers tout au long de son histoire éminemment mortelle. « Ce nombre doit forcément exister, qu'il soit aisé de le trouver est une autre histoire parce qu'il y aura toujours plus d'un défunt caché », affirmait le pauvre Gould junior, déclenchant la stupeur, la compassion ou les rires de ses contemporains, et l'inquiétude de sa mère, une intelligente aristocrate française. Il est évident que Pierre Gould cherchait uniquement à s'opposer à son père, quelles que fussent les conséquences. Être beaucoup plus que son père, être Dieu Lui-même pour pouvoir confectionner un amusant catalogue de morts uniquement à la portée d'un être divin.

Toujours est-il que *L'Histoire générale de l'ennui* et son démentiel et tout compte fait maigre *Catalogue* (bien sûr inachevé, Pierre Gould n'étant même pas parvenu à conclure la liste des morts consignés dans les sacristies

de sa Tübingen natale) sont là et bien là. Et je dois dire que, d'une certaine façon, je me considère comme son continuateur, puisque je travaille mentalement, depuis quelques années, à un catalogue personnel, un *Catalogue d'absents* qui doit être l'appendice de ma très courte *Histoire générale du vide*, résumé très abrégé (quoique riche en inclusions personnelles) de l'ambitieuse et incomplète *Histoire générale de l'ennui* publiée en son temps par Pierre Gould.

Pour quoi? Ai-je par hasard, comme Gould, un père à contredire? Mon cas est légèrement différent. J'écris ce livre pour m'opposer à ma mère, pour faire quelque chose de tout à fait différent qu'elle.

Ma mère, *alias* Œil de Verre, affirme que sa vie est remplie de risque, d'insécurité et de divertissement. Elle ne s'ennuie jamais. C'est ce qu'elle dit. Mais elle le répète tant qu'on la soupçonne de s'ennuyer au fond toujours beaucoup. Plus, je crois qu'elle aurait été un personnage idéal pour *L'Histoire générale de l'ennui* de Pierre Gould.

J'écris toutes ces choses dans un petit appartement aux murs blancs, sans livre. J'ai beaucoup de sympathie pour les murs vides. Si je devais, un jour, décorer un mur de cette maison, j'y accrocherais un tableau reproduisant le sphinx des glaces que Gordon Pym crut voir au bout du monde. Mais je n'accrocherai jamais rien. J'ai avant tout besoin d'écrire avec un mur nu dans mon dos, l'environnement selon moi le plus adéquat pour travailler à un *Catalogue d'absents*. Des couleurs ne seraient-elles pas ridicules dans mon appartement? J'aime ces murs blancs, j'aime le froid. En fait, le froid me fascine tant que j'en suis arrivé à penser qu'il dit la

vérité sur l'essence de la vie. Je déteste l'été, la sueur des belles-mères affalées sur les sables du cirque des plages, les paellas, les mouchoirs pour éponger la transpiration. Le froid me semble très élégant et il se moque d'une manière infiniment sérieuse. Et le reste est silence, vulgarité, puanteur et graisse de cabine de bain. Les flocons suspendus dans l'air me fascinent. J'aime les bourrasques de neige, la lumière spectrale de la pluie, la géométrie hasardeuse de la blancheur des murs de cette maison.

J'aime penser à la palpitation de l'eau sous la glace.

Je m'ennuie pas mal, au moins autant que ma mère.

Savoir qu'il n'est pas trop tard pour acquérir une certaine grandeur de caractère me console.

J'aimerais sortir et fumer une cigarette de glace.

Je me fais parfois passer tantôt pour Pierre Gould, l'historien de l'ennui, tantôt pour son descendant, celui qui s'appelle aussi Pierre Gould et apparaît dans les récits de Bernard Quiriny.

En tout cas, j'aime me savoir différent. L'aptitude à la joie s'atrophie quand on veut être comme les autres.

Il m'arrive d'aller à la morgue pour qu'on me donne les noms des morts du jour, mais d'un pas si lent qu'il en sortira un catalogue d'absents encore plus court que celui du pauvre Pierre Gould. Je crois toutefois que la présence du personnage de Falter sera cruciale dans mon *Histoire générale*. Je devrai insister particulièrement sur ce fabuleux personnage, cet homme que sa vocation d'explorateur du mystère du monde mena trop loin. Parce que Falter, parent proche de ce Copi qui enquêtait sur le coquelicot, est ce type dont nous parle Nabokov dans sa nouvelle *Ultima Thulé*, cet homme qui

perdit toute compassion et tout scrupule quand, dans une chambre d'hôtel, il trouva une solution à « l'énigme de l'univers » et ne voulut la révéler à personne après l'avoir fait une seule fois, cédant aux pressions d'un psychiatre si ébranlé par la révélation qu'il en mourut.

Je crois qu'un autre personnage crucial de mon *Histoire générale du vide* devrait être Œil de Verre en personne, ma mère, toujours si peu soupçonnable de s'ennuyer alors qu'en réalité, je le sais, elle cohabite avec le vide dans un ennui mortel. Ma mère. Je ne sais combien de fois je l'ai vue se pencher à la fenêtre d'une chambre d'hôtel, scrutant l'horizon, comme si elle allait découvrir au-delà l'énigme de l'univers ou du vide. Mais je ne crois pas qu'elle ait jamais cherché ou désiré la trouver. Parce que Œil de Verre sait parfaitement, comme Falter, que résoudre l'énigme la conduirait à voir tout à coup la réalité entière, à avoir tout à coup devant elle la grandiose et effrayante vérité et donc à tomber, peu après, foudroyée par le mortel effroi final.

Ceux qui, comme moi, ont le sentiment que c'est ce qu'à pu voir Falter entendent parfois des poèmes doux et angoissants, des vers féminins qui affligent, des vers magnifiques de poétesses joliment désorientées comme Hilda Doolittle, qui disait avoir vu que les murailles ne tombaient pas et qu'elle ne comprenait pas pourquoi, tandis que les siens et elle avançaient vers le bout du monde et remarquaient tout à coup que l'éther pesait plus que le sol, que celui-ci s'incurvait comme dans un naufrage, quand, de son côté, l'expédition découvrait tout à coup qu'il n'y avait plus de règles. Doolittle le dit à la fin de son plus beau poème : « Nous ne connaissons pas de règles/à suivre,/nous sommes des navigateurs,

des explorateurs/de l'inconnu, du non-consigné;/ nous n'avons pas de carte;/ peut-être arriverons-nous à bon port... »

Moi, avec mon *Catalogue d'absents*, je pense, à vrai dire, n'arriver dans aucun port. Je crois que le mieux serait de me contenter de ne faire qu'un modeste catalogue personnel, c'est-à-dire une liste simple et tragique de mes morts. Accéder à d'autres inventaires de défunts, accéder au Catalogue du *non-consigné*, serait sans doute s'atteler à une tâche aussi impossible qu'infinie, et surtout se perdre sur le sentier de l'échec de celui qui est mon modèle en la matière, le pionnier Pierre Gould.

Je vais rester sur mon territoire, avec mes morts les plus intimes qui – maintenant que j'y réfléchis – n'existent pas. Ils n'existent pas ! Comment ne m'en suis-je pas rendu compte plus tôt ? Tous les êtres que j'aime sont encore vivants, un privilège. Chose presque insolite, aucune personne qui m'entoure n'est encore morte. Ce qui veut dire qu'en ce qui concerne les catalogues de défunts, je ne peux même pas écrire celui de mes morts personnels, je ne peux même pas faire cette liste d'absents. Pendant combien de temps vais-je pouvoir continuer ainsi, sans morts proches ? Comment vais-je faire pour remplir décemment mon vide existentiel ? En écrivant cette *Histoire générale du vide* dont la première phrase m'angoisse tant qu'elle me paralyse ? Je devrais être réaliste et me rendre à l'évidence, ce que je dois faire est simplement continuer à appartenir – bien que pour des raisons chronologiques je n'en fasse pas partie – à *L'Histoire générale de l'ennui* de Gould junior.

La seule chose qui pourrait m'arracher pour de bon à l'ennui serait de rencontrer Falter et qu'il me raconte ce

qu'il sait, mais non, qu'il me raconte quelque chose de tout ce qu'il a vu de si terrible ne m'intéresse pas du tout, parce que je sais que ce savoir équivaut à aller très au-delà du Tekeli-li et du sphinx des glaces de Poe, c'est s'exposer à recevoir directement un coup imprévu de réalité, de vérité, s'exposer à une mort foudroyante.

Je ne sais pas. Comme mon *Histoire générale du vide* devait, au fond, être très courte, je la considère d'ores et déjà comme terminée. Je suis vaincu par la paresse. De plus, j'ai toujours été volubile, frivole et dispersé. J'espère qu'on dira que cette *Histoire générale du vide* n'est pas allée au-delà d'une tentative de ne jamais l'écrire et qu'elle reste comme un vide de plus dans l'histoire générale du vide, la plus creuse de toutes les histoires. Je préfère cela plutôt qu'on s'occupe de moi et qu'on dise la vérité, qu'on dise que j'existe parfois sans identité, que je ne suis jamais à l'endroit d'où je parle et tout ce qu'on dit d'ordinaire quand on croit qu'il y a vraiment quelque chose à dire.

Je préfère me contenter d'être un personnage de Pierre Gould. Ou plutôt de me faire passer pour le Pierre Gould actuel, pour le héros – peut-être double – de Bernard Quiriny. Ce qui devrait, dans le fond, être pour moi plus stimulant qu'écrire une *Histoire générale du vide* et passer ma vie à batailler avec la première phrase. Me faire passer pour Pierre Gould, le descendant du mathématicien de Tübingen et, l'un de ces quatre matins, rendre visite à Bernard Quiriny pour lui demander pourquoi il raconte tant d'histoires de moi.

Ou mieux encore : non pas *me faire passer pour*, mais *être* directement Pierre Gould et, au passage, interroger Quiriny sur son deuxième livre et vérifier s'il est vrai,

CONTES CARNIVORES

comme on me l'a dit, qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau au *Catalogue d'absents* que j'écris dans ma tête depuis tant d'années. Ce deuxième livre de Quiriny est-il vraiment un catalogue d'absents? Autrement dit, ce livre ne serait-il pas de Pierre Gould, ne serait-il pas de moi? J'en réclame la paternité.

Barcelone, 28 avril 2007

E. V.-M.

Traduit de l'espagnol par André Gabastou.

« Si ces faits stupéfiants sont réels, je vais devenir fou.
S'ils sont imaginaires, je le suis déjà. »

Ambrose Bierce

Sanguine

« Épluche-toi, petite mangue, ou bien gare au couteau... »

André Pieyre de Mandiargues

Nous nous croisions chaque soir au restaurant de l'hôtel où j'avais pris pension. Comme il était seul, je l'avais vite remarqué parmi les couples et les familles qui formaient le gros de la clientèle. J'étais venu à Barfleur pour trouver du calme et du repos ; j'y avais si bien réussi que je commençais à m'ennuyer un peu – à part quelques chemins de promenade, toutes ces villes côtières n'offrent pas beaucoup de distraction à ceux qui, comme moi, se lassent vite des plaisirs de la baignade.

Je me disais que nous pourrions peut-être partager nos repas. Rien n'indiquait qu'il souhaitait demeurer seul, et il n'y avait aucune raison pour qu'il s'ennuie moins que moi dans cette atmosphère de fin de saison. Nous pouvions dîner ensemble puis prendre le cognac au salon, ou marcher un peu sur la plage désertée, le tout dans un esprit de sympathie distante et réservée, à la manière de deux gentlemen qui, sans avoir à fixer les règles du jeu, savent ne pas pousser trop loin l'intimité.

Hélas, il ne me donnait rien qui m'eût permis d'engager la conversation : il ne lisait aucun journal, s'habillait sans extravagance, commandait toujours les mêmes plats, bref, semblait tout faire pour se rendre invisible et être oublié, y compris par le maître d'hôtel qu'il n'appelait pas lorsqu'il avait terminé son assiette, attendant qu'on vienne la lui retirer et lui proposer un dessert. Son air mélancolique, la manière qu'il avait de passer sans cesse la main dans ses cheveux gris, le soin qu'il mettait à replier sa serviette avant de quitter sa table, tout chez lui m'intriguait ; sans lui avoir jamais adressé la parole, je me convainquis qu'il était d'une conversation intéressante. Je ne me trompais pas.

Un soir, il eut le geste qui me permit enfin de l'aborder. C'était un dimanche, le deuxième que je passais à l'hôtel, où j'étais arrivé deux semaines plus tôt. J'étais descendu pour dîner à dix-neuf heures et m'étais assis à une table proche de la sienne. Le garçon m'apporta la carte, puis s'approcha de lui. L'homme demanda qu'on lui prépare un verre de jus d'oranges pressées. J'en fus étonné, concevant mal qu'on pût boire autre chose qu'un alcool avant de dîner ; le serveur ne fit aucun commentaire et, quelques instants plus tard, revint du bar avec un verre qu'ornait un parasol en papier de soie.

L'homme le remercia puis laissa se perdre son regard en faisant tourner le verre entre ses doigts. Je crus qu'il s'apprêtait à boire son jus, mais, au lieu de cela, il plongea la main dans son veston et en tira une ampoule dont il brisa l'extrémité avant d'en répandre le contenu dans le verre ; puis, après avoir battu le mélange avec une cuiller, il l'avalait d'un trait. Le geste me parut telle-

ment inattendu que je ne pus m'empêcher de l'interroger.

– Médicament ?

Il leva la tête vers moi, surpris. Je craignis d'avoir paru inconvenant, mais il me fit un large sourire et répondit d'un ton avenant.

– Ce n'est pas un médicament, non. Pas tout à fait.

Comme il voyait que sa réponse allait appeler de ma part une autre question, il me proposa de le rejoindre à sa table – ce que je fis. Il prit le petit tube de verre entre le pouce et l'index et le considéra pensivement.

– Cette ampoule, reprit-il, contenait un liquide dont la nature vous surprendrait si je vous la révélais.

– Était-ce une drogue ?

– Non.

– Quoi, alors ?

– Du sang.

Des images de vampire et de chirurgie du cœur me vinrent à l'esprit, et j'eus un mouvement de recul. Un sourire malicieux barra son visage.

– N'ayez pas peur, je ne vais pas vous sauter au cou pour vous croquer les veines. Mais je comprends que mon rituel du dimanche vous étonne.

– Vous buvez du sang tous les dimanches ?

– Un peu de sang dans du jus d'oranges pressées, oui, chaque dimanche depuis quinze ans. Vous aimeriez savoir pourquoi, je suppose ?

*

« C'était donc il y a quinze ans, à Bruxelles, où j'avais vécu trois ans et dont je m'apprêtais à partir. Mes me-

bles avaient déjà été expédiés vers la ville où j'allais emménager, et mon appartement était tout encombré de cartons et de caisses de livres. Dans ma chambre ne restaient plus qu'un lit et un réveil mécanique. Malgré les tracas du déménagement, j'avais du temps libre ; j'en profitais pour marcher dans Bruxelles en tâchant de m'imprégner une dernière fois de l'atmosphère de la ville. Durant l'une de ces promenades, un dimanche après-midi, j'ai rencontré la femme-orange. Drôle de nom, n'est-ce pas ? C'est en tout cas celui qu'elle porte dans mon souvenir. Je ne crois pas qu'elle m'ait dit comment elle s'appelait, ou alors je l'ai oublié. Elle était belle et très jeune, vingt ans peut-être ; son visage était en partie caché par des cheveux d'une blondeur irréelle, et le magnétisme de ses yeux était étonnant. Elle s'était assise sur le même banc que moi, près de la place de la Monnaie, et consultait en fronçant les sourcils une brochure dont je devinai qu'il s'agissait d'un plan. En temps normal, je l'aurais laissée se débrouiller seule : je ne sais pas offrir mon aide aux inconnus, et n'ai jamais été habile avec les femmes. Pourtant ce jour-là, je ne sais pas pourquoi, je lui ai proposé de la renseigner. Elle a relevé la tête avec un sourire radieux et m'a dit qu'elle cherchait la rue Camusel. Sa voix était haut perchée, avec un accent qu'à cause de ses cheveux je trouvais scandinave. Je connais bien Bruxelles, lui dis-je, voulez-vous que je vous accompagne ? Enchantée, elle se leva d'un bond ; je lui offris mon bras et nous partîmes ensemble, aussi fortuitement que nous nous étions rencontrés. Nous n'échangeâmes pas un mot durant notre promenade. J'étais fébrile à l'idée de marcher aux côtés d'une telle beauté, et je songeais vaguement à

Table

Un catalogue d'absents, <i>préface de Enrique Vila-Matas</i>	7
Sanguine	19
L'épiscopat d'Argentine	33
<i>Qui habet aures</i>	49
Quelques écrivains, tous morts	63
Quiproquopolis (<i>Comment parlent les Yapous</i>)	69
Marées noires	83
Mélanges amoureux	103
Chroniques musicales d'Europe et d'ailleurs	119
Souvenirs d'un tueur à gages	143
Le carnet	167
Extraordinaire Pierre Gould	177
L'oiseau rare	189
Une beuverie pour toujours	203
Conte carnivore	225

